# [Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-183793

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

— Alors, il n'y a plus qu'à fixer le jour des noces, fit le bon M. Masson.

— Mais Mlle Marianne.

— Elle est là.

La porte de la pièce voisine s'ouvrit aussitôt et donna passage à Marianne et à sa mère.

— Vous le voyez, reprit M. Masson, c'était un complot.

— Un complot pour mon bonheur, dit Julien, pressant la main de Marianne.

— Et pour le mien, poursuivit Marianne timidement.

— Pour nous tous, ajouta Mme Masson.

— Merci pour la bourse, dit Julien à Marianne, en s'approchant avec elle de la cheminée; savez-vous que vous avez un vrai talent de brodeuse?

— Ce n'est, dit celle-ci, qu'une bien pâle copie de la vôtre.

— Permettez-moi de n'en rien croire. Mais que vois-je? fit-il tout à coup, la bourse remplie d'or!

— Quand il retourne mariage, il faut songer à la dot, dirent à la fois M. et Mme Masson; c'est la dot de Marianne, ce sera la bourse du ménage.

— Et celle-ci, dit Julien, tirant la sienne, la bourse des pauvres.

— Elle reprendra sa place habituelle, ajouta Marianne, qui la prit des mains de Julien et la plaça à côté de l'autre sur la cheminée.

— Et plus de varlope ni de rabot, dit M. Masson à Julien; le mariage fait, nous vous laissons; nous retournons, ma femme et moi, à Orléans.

— Quoi déjà! s'écrièrent ensemble Julien et Marianne.

— Mais, au moins, passerez-vous auprès de nous une partie de l'année?

— Nous vous consacrerons un mois chaque automne, dit M. Masson.

— Ma pauvre mère avait bien raison, dit tout bas Julien à Marianne: la bourse verte portait bonheur.

Adolphe Chevassus.

---

Un de nos bons vieux habitants de la campagne qui s'était toujours senti un goût prononcé pour la musique, principalement pour le chant d'église, et qui surtout était doué d'une dose d'amour-propre à toute épreuve, avait fini par se persuader que le chant des psaumes n'aurait pu aller convenablement, s'il n'eût mêlé sa belle voix à celle des fidèles. Aussi était-il d'une assiduité exemplaire au service divin, et il y avait plaisir à le voir et à l'entendre élevant et adoucissant sa voix selon les indications du psautier. Or, il arriva qu'un dimanche, comme il se rendait à l'église, il fut attardé par une circonstance imprévue. Arrivé à quelque distance du temple, il ne fut pas peu surpris d'entendre que le culte avait commencé sans lui, et que même le chant sacré était déjà en bon train. Indigné, il presse le pas, arrive essoufflé sur la porte du temple, et là, en présence de tout l'auditoire, et ne sachant quel psaume avait été indiqué, il lève les bras en agitant son chapeau et s'écrie d'une voix de stentor: « *Arretâ, arretâ!!!?.. Lo diéro...* » L'assemblée, qui d'abord crut qu'il y avait du feu dans le village, suspendit un instant, puis se rassura et recommença le chant du psaume.

---

Un écolier qui, après de pénibles efforts, était parvenu à loger confusément dans sa mémoire la première partie du catéchisme d'Osterwald, répondit comme suit, le jour de l'examen, à l'un des membres de la commission d'école :

— Qui est-ce qui a créé le monde, mon garçon?

— C'est Dieu qui au commencement créa les cieux et la terre.

— Et que fit-il après?

— Y... Y... Y le vendit à Potiphar et... et...

---

Monsieur le Docteur, disait un malade, c'est inutile de me donner de l'émétique; j'ai déjà essayé de ce remède, mais voyez-vous, mon estomac ne le supporte pas, je le vomis tout de suite.

---

*Une bonne vieille anecdote.* — Un capitaine au service de France faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourants. On lui représenta que quelques-uns des enterrés respiraient encore et ne demandaient qu'à vivre. « Bah! dit-il, si on voulait les écouter, il n'y en aurait bientôt pas un de mort. »

Et celle-ci :

On demandait à l'un de nos compatriotes, portier chez un gros financier de Paris, si son maître était chez lui. Le *Suisse* répondit que non. « Quand reviendra-t-il, » lui demanda-t-on encore. Il répondit: « Quand Monsieur a donné l'ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra.

---

On lit dans le règlement de la fromagerie de J***:

« Il est interdit à chaque sociétaire d'acheter des » veaux pour les engraisser. Chaque contrevenant » paiera à la Société cinq francs de dommages-in» térêts s'il est engraissé dans la saison comprise » dès le 1er octobre au 1er juin. »

---

— Savez-vous, disait l'autre jour un farceur, quelle ressemblance il y a entre un huissier et le cresson?

— Non.

— Eh bien, c'est qu'ils poussent tous les deux aux frais.

---

*Au camp.* — Voyons soldat, qu'est-ce qui vous empêche d'être à l'exercice?

— Pardon, mon docteur, mais c'est mon pouce; regardez comme il est enflé, et puis sentez-voir, c'est dur comme de la pierre.

— Allons, allons, ce n'est rien; courage, ça se remettra. De ce que le pouce est enflé, c'est qu'il a du thorax; et pour être dur comme de la pierre, c'est un vrai pouce-caillou.

L. Monnet.

---

**Nous croyons que quelques erreurs ont été faites dans l'expédition de ce numéro. Ceux de nos abonnés qui ne l'auraient pas reçu sont priés de bien vouloir nous le réclamer.**

---

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY